

AL'IN PRODUCTIONS
ET LES FILMS DU NOUVEAU MONDE PRÉSENTENT



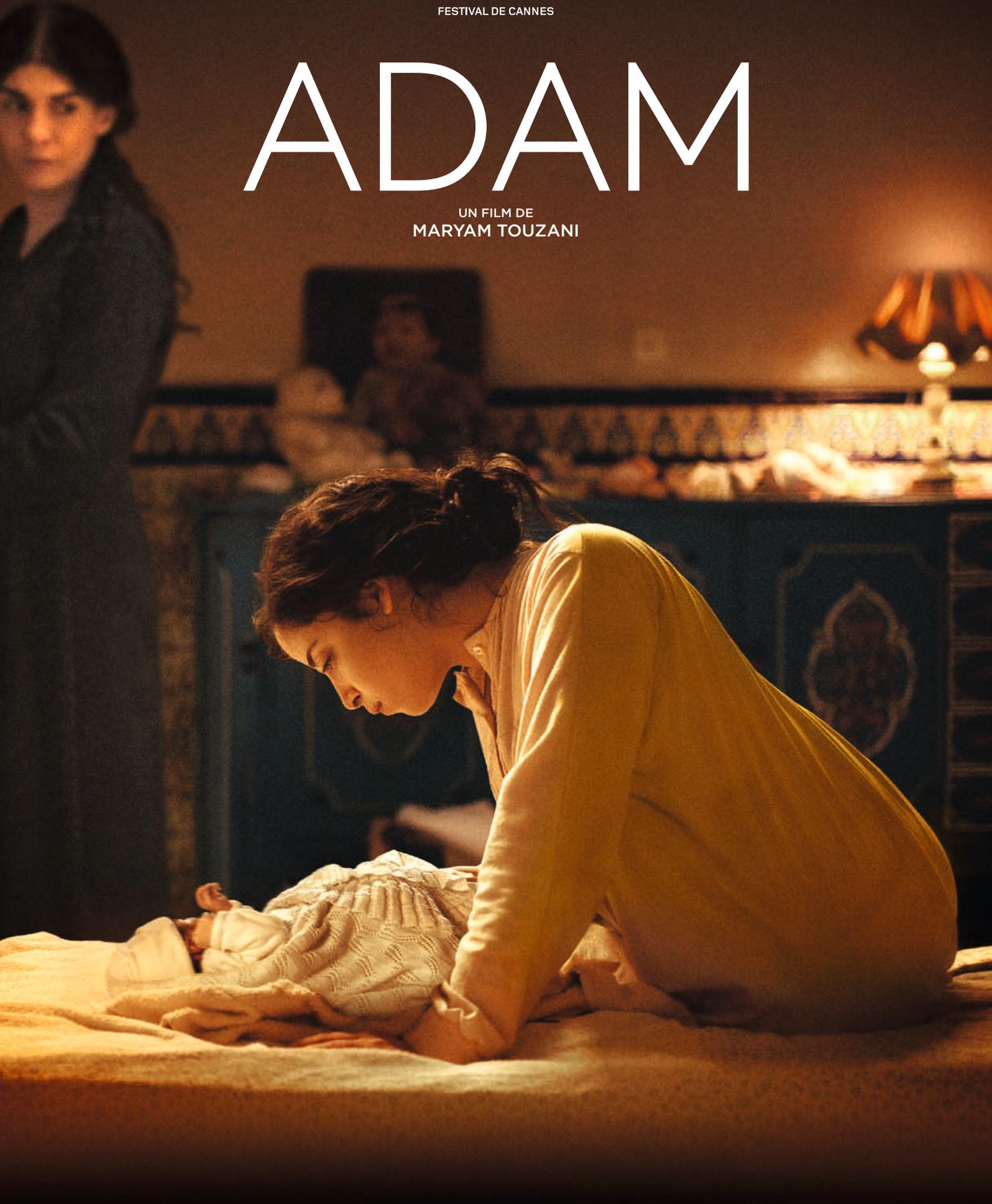
SÉLECTION OFFICIELLE
UN CERTAIN REGARD
FESTIVAL DE CANNES

**LUBNA
AZABAL**

**NISRIN
ERRADI**

ADAM

UN FILM DE
MARYAM TOUZANI



ALI N' PRODUCTIONS, LES FILMS DU NOUVEAU MONDE, ARTEMIS PRODUCTIONS
PRÉSENTENT



SÉLECTION OFFICIELLE
UN CERTAIN REGARD
FESTIVAL DE CANNES

ADAM

UN FILM DE MARYAM TOUZANI

AVEC LUBNA AZABAL, NISRIN ERRADI, DOUAE BELKHAOUA

2019 / COULEUR / FORMATS : 5.1 & 1.85 / DURÉE : 98 MIN

SORTIE LE 5 FÉVRIER

DISTRIBUTION
AD VITAM
71, rue de la Fontaine au Roi
75011 Paris
Tél. : 01 55 28 97 00
contact@advitamdistribution.com

RELATIONS PRESSE
MONICA DONATI
55, rue Traversière
75012 Paris
Tél. : 01 43 07 55 22
monica.donati@mk2.com

AD VITAM



SYNOPSIS

Dans la Médina de Casablanca, Ablâ, mère d'une fillette de 8 ans, tient un magasin de pâtisseries marocaines. Quand Samia, une jeune femme enceinte frappe à sa porte, Ablâ est loin d'imaginer que sa vie changera à jamais. Une rencontre fortuite du destin, deux femmes en fuite, et un chemin vers l'essentiel.



NOTE D'INTENTION

ADAM est l'histoire de deux solitudes qui s'approprient, se confrontent, s'assemblent, de deux femmes prisonnières, chacune à sa manière, qui cherchent à trouver refuge dans la fuite, le déni.

Samia est emprisonnée par l'enfant qu'elle porte, par cette vie qui pousse à l'intérieur, jour après jour, qui se matérialise malgré elle. Et Abla est prisonnière de cette mort qui a glacé son existence, de ce deuil qu'elle a refusé de faire, la transformant en un être désincarné. Ces deux femmes sont mises face à la vie dans ce qu'elle a de plus beau et de plus cruel à offrir. Et au cœur de cela, la naissance, la maternité. Cette chose qui nous dépasse, nous transcende, qui vient réveiller en nous nos instincts primitifs, aussi enfouis soient-ils. La vie qui s'impose, dans Adam, comme la mort, dans toute sa grandeur...

Ce film est né d'une vraie rencontre, douloureuse mais inspirante, qui a laissé en moi des traces indélébiles. J'ai connu la jeune femme qui m'a inspiré le personnage de Samia. Elle a atterri à Tanger, fuyant sa famille, après avoir été mise enceinte puis quittée par un homme qui lui avait promis le mariage. Par crainte, par honte, elle n'avait rien dit à ses proches et avait caché sa grossesse pendant des mois. Loin de chez elle, elle espérait accoucher en cachette de son enfant et le donner pour revenir dans son village. Mes parents l'ont accueillie quand elle est venue sonner à notre porte, sans

la connaître. Son séjour, censé durer quelques jours, a duré plusieurs semaines, jusqu'à la venue au monde de son enfant.

Cette Samia était douce, réservée, aimait la vie. Sa douleur, j'en ai été témoin. Sa joie de vivre, aussi. Et surtout, son déchirement vis-à-vis de cet enfant qu'elle se trouvait obligée, d'après elle, d'abandonner pour continuer son chemin. Son refus de l'aimer, au début, car elle refusait de le regarder, le toucher, l'accepter. J'ai vu cet enfant s'imposer à elle, petit à petit, cet instinct maternel viscéral se réveiller, en dépit de ses efforts pour l'étouffer. Je l'ai vue l'aimer, malgré elle, l'aimer de l'amour indéfectible d'une mère, sachant que son temps avec lui était compté. Le jour où elle est allée le donner, elle a voulu se montrer forte, se montrer digne. Je comprenais son geste, et je trouvais son acte courageux car j'ai senti la souffrance que cet abandon représentait pour elle. En même temps, au fond de moi j'avais l'espoir qu'elle le garde, qu'elle affronte la société, ses parents, sa famille. J'étais certainement naïve et le suis encore, sans doute. Mais je sais aussi que sa blessure restera ouverte à jamais. Je n'imaginai pas, à l'époque, que je porterais cette femme en moi pendant tant d'années.

Quand j'ai ressenti pour la première fois mon propre enfant bouger en moi, quand j'ai vu mon ventre s'arrondir et se transformer en un ventre de mère, j'ai pensé à cette jeune femme. À son choix, à son déchirement. Et j'ai ressenti l'urgence. L'urgence d'écrire, de raconter. Son histoire est venue se joindre à mes propres blessures, à mon expérience de la perte, du désarroi que l'on peut ressentir, du déni, du deuil qui n'est pas fait. Mais aussi à ma joie d'être mère. C'est ainsi qu'Adam est né. En silence, il est venu se glisser sous ma peau. Adam a fait son chemin en moi, pendant des années, presque à mon insu...

Maryam Touzani



ENTRETIEN

AVEC

MARYAM TOUZANI

VOUS AVEZ RENCONTRÉ LA FEMME QUI VOUS A INSPIRÉ SAMIA. POUVEZ-VOUS NOUS EN DIRE PLUS SUR LES CIRCONSTANCES DE CETTE RENCONTRE ?

C'était il y a dix-sept ans, à Tanger, dans ma famille. Mon père et ma mère avaient recueilli chez eux une jeune femme enceinte de huit mois qui avait du fuir son village car elle n'était pas mariée. Ce qui à l'époque, et hélas aujourd'hui encore, est un crime aux yeux de la loi marocaine. Nous étions déjà une famille de cinq enfants, tous élevés dans le respect des autres. Mes parents ont accueilli cette jeune femme et lui ont fourni un toit, sans poser de questions et surtout sans l'accabler sur son état malgré ce que ça représentait aux yeux de la société. Pour l'accouchement ce fut un peu plus difficile. Mon père qui était avocat s'est débrouillé pour que tout se passe au mieux, aussi bien à l'hôpital que pour la suite. Mes parents ont essayé de l'aider à trouver différentes options pour qu'elle puisse garder son enfant... Même à travers les bonnes sœurs de Tanger qu'on connaissait très bien, car ma grand-mère était catholique. Mais cette jeune femme voulait donner son enfant pour rentrer chez ses parents et tourner la page. Nous avons respecté son choix et avons essayé de faire en sorte que ça se passe au mieux. Pour mes parents, c'était assez courageux et en même temps, cela relevait d'une évidence liée à leur humanité. Pour ça et bien d'autres choses, je les admire. Mais ce qui m'a impressionné à vie, c'est à la fois le désespoir et la dignité de cette jeune maman.

VOTRE MARI NABIL AYOUCHE VOUS A AIDÉ ?

Plus que ça. Nabil, qui est producteur du film m'a encouragé dès le début et n'a jamais cessé de le faire. Le passage du court-métrage au long est un moment assez particulier, et je ne savais pas si j'avais les épaules ou pas... Mais Nabil était là pour m'encourager, pour me faire croire en moi-même. Je me suis sentie soutenue et comprise tout le long, et c'est une très belle sensation. D'autant plus que Nabil est un homme qui m'inspire, dont j'admire la sensibilité, l'intelligence, la quête

de vérité... J'ai eu la chance d'avoir son regard et sa bienveillance. Cependant, une des choses que j'ai trouvées la plus admirable chez Nabil, étant réalisateur, est d'être resté à sa place de producteur, sans jamais chercher à influencer ou agir sur ma manière de faire mon film. Bien au contraire, même si toujours à l'écoute, il a surtout été question pour lui de me donner les moyens, en tant que producteur, pour que je puisse faire le film que j'avais envie de faire. Ceci dit, j'ai énormément appris sur les tournages des derniers films de Nabil. Venant du journalisme, pour moi, les années passées sur les plateaux avec lui ont représenté une réelle école de cinéma. Nabil a été bien plus qu'un producteur, c'est certain... Et puis, nous partageons une passion commune : la passion pour l'humain.

LE PASSAGE À LA FICTION NÉCESSITE CERTAINS AMÉNAGEMENTS, DES CHOIX, DES ELLIPSES ?

Oui, des choix, des parti-pris, des abstractions qui ne doivent jamais perdre de vue le réel... *ADAM* est une histoire qui s'inspire du réel, qui s'inscrit dans le réel, mais dont la narration et les personnages sont affranchis de ce réel en quelque sorte... Ne serait-ce que parce que le film ne se passe pas dans une famille comme la mienne, il se passe dans un autre milieu social. Il ne se passe pas non plus à Tanger comme dans l'histoire d'origine, mais à Casablanca... Une ville hantée par toutes sortes de contradictions, tiraillée entre modernité et tradition, sale, belle, vibrante, et surtout extrêmement inspirante.

PLUS PRÉCISÉMENT L'ACTION DU FILM EST CONCENTRÉE DANS LA MÉDINA DE CASABLANCA. POURQUOI ?

Parce que c'est un quartier que j'aime profondément. J'aime ses habitants, ses ruelles labyrinthiques que je connais par cœur, mais qui ne cessent de me surprendre... J'adore m'y perdre autant que m'y retrouver. Les senteurs, les visages, l'ambiance. La Médina de Casa distille une forme de vérité humaine bien loin des cartes postales. C'est une sorte de ville dans la ville, presque un village, coupé des bruits assourdissants de la ville nouvelle, bien que ses ruelles regorgent de vie. Je voulais dans ce film me couper du monde extérieur, tout en gardant un ancrage dans cette société qui conditionne le destin de mes personnages. Je voulais aussi raconter l'histoire de femmes qui, à leur façon, essaient de se couper elles aussi du monde, sans pour autant pouvoir échapper à ses règles. Pour moi, l'histoire de ces deux femmes, de cette rencontre, de ce qu'elles sont et de ce qu'elles deviennent, est au cœur de ce que j'ai voulu raconter. D'où le désir de les faire évoluer dans un presque huis clos, comme sur une scène de théâtre, avec une fenêtre sur le monde.



COMMENT S'EST PASSÉ LE TRAVAIL SUR LE DÉCOR, LES CADRES, LA LUMIÈRE ?

La maison, pour moi, constitue un vrai personnage dans le film. Donc, en réalité, je cherchais plus qu'un décor. Je cherchais un espace où les personnages pouvaient évoluer en parallèle les uns des autres. Un espace dans lequel les murs qui les emprisonnent et les séparent pouvaient se transformer pour les rassembler, au fil de leur transformation personnelle... Je cherchais une maison avec une âme, véritablement. Et cette ancienne maison en avait une... On a beaucoup travaillé avec Pilar Peredo, la chef-décoratrice, à préserver cette âme ; chaque détail avait une importance vitale... Ce travail sur le choix du mobilier, les murs, les matières, la composition des couleurs, a accompagné notre travail avec Virginie Surdej, la Directrice de la Photographie. J'ai toujours été fasciné par le travail de Caravage, Vermeer ou De La Tour, et cette inspiration a trouvé une voix d'expression dans la direction de l'image que nous avons prise avec Virginie. Pour raconter cet Adam,

on voulait donner à certaines scènes un côté très pictural, presque biblique dans ses tonalités, ses couleurs. En ce qui concerne les cadres, nous sommes allées chercher des cadres simples et formels, qui racontent avant tout la profondeur de la relation entre Abla et Samia, qui laissent le temps au temps, qui laissent les personnages dicter leur propre rythme quand il le faut. J'ai voulu que ma caméra soit au service de ce qu'elles expriment mais aussi qu'elle les observe parfois, qu'elle se « détache » d'elles, qu'elle se nourrisse de leurs vies et de leurs moments d'intériorité. J'ai voulu qu'on pénètre leur âme, à travers les gestes les plus petits, les plus insignifiants, aller chercher sous la peau de ces deux femmes, creuser pour faire jaillir leur vérité à l'image, laisser parler leurs silences... Dans le patio, dans les chambres, la lumière devient plus claire, plus pénétrante, à mesure que les liens se tissent et les humeurs se délient.

VOUS AVEZ GLISSÉ UNE RECETTE DANS LE FILM, LA RZIZA...

J'ai grandi en mangeant de la *rziza*, une pâtisserie traditionnelle très ancienne, faite à la main, de manière vraiment laborieuse... Aujourd'hui, on n'en trouve quasiment plus, sauf pendant le ramadan, et fabriquée à la machine... Pour moi, la faire revenir dans ce film est une manière de lui rendre hommage, et de rendre hommage à toutes ces choses qui constituent notre identité et que nous perdons petit à petit. La *rziza* est pour moi aussi une manière de m'arrêter sur des choses que j'estime importantes, de ne pas avoir peur de prendre le temps. Adam est un film d'ambiances, de sensations, où l'on rentre par l'image et le son dans le corps de ces deux femmes, comme les mains qui malaxent cette pâte. Le travail de la pâte est une chose que j'ai choisi de filmer de manière organique, sensuelle, presque charnelle, car pour moi il fait partie intégrante des personnages... La nourriture et sa préparation sont un élément clef de la rencontre entre ces trois générations de femmes... Et puis, la transmission qui pour moi est au cœur de l'histoire, se fait aussi à travers cette recette de la *rziza*.

À LA VOLÉE DANS UNE RUE DE LA MÉDINA, VOUS FILMEZ TROIS ADOLESCENTES. DEUX SONT VOILÉES, LA TROISIÈME A LES CHEVEUX AU VENT...

C'est ça la réalité des jeunes femmes marocaines aujourd'hui : la cohabitation parfois explosive du foulard et du non-foulard. Ce qui n'empêche pas que ces trois filles soient jeunes, belles et rieuses. Je suis très attentive à ce genre de détails, qui me touchent et qui, je pense, sont très révélateurs... et qu'on retrouve parfois dans le film dans les rapports hommes/femmes. Par exemple, à travers le personnage de Slimani, le livreur de farine, joué par Aziz Hattab, quoique secondaire mais primordial. C'est un homme bon, qui drague gentiment Abla la patronne de la boutique mais sans lourdeur ni ambiguïté malsaine, et qui au-delà de tout l'aime et la respecte pour les bonnes raisons, là où au Maroc une veuve a parfois beaucoup de mal à survivre aux yeux de la société. Avec des femmes qui voient en elle une rivale, et des hommes qui souvent voient en elle une femme facile, accessible, bonne à prendre...

IL Y A UNE PHRASE TRÈS RUDE DANS UN DES DIALOGUES OÙ ABLA SE REMÉMORE LE DÉCÈS DE SON ÉPOUX : « LA MORT N'APPARTIENT PAS AUX FEMMES. »

Oui, par ici la pression sociale fait que les femmes sont empêchées de vivre le deuil comme elles le souhaiteraient... Par exemple, une femme n'a pas le droit d'aller au cimetière le jour de l'enterrement, seulement trois jours après. Peu importe que ça soit l'enterrement d'un enfant, d'une mère, d'un père... C'est la société qui choisit, et les femmes se plient à ça dans la douleur et le silence. C'est tout simplement révoltant.

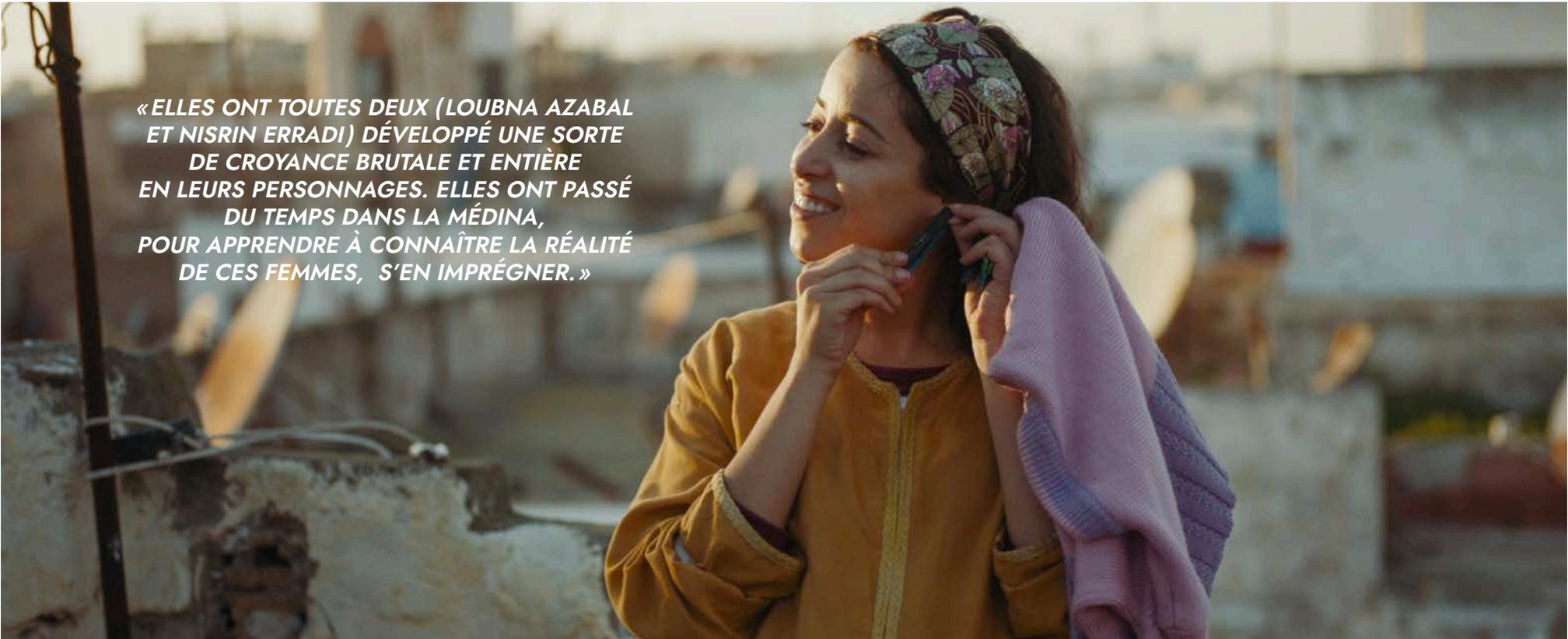
J'AI VOULU QU'ON PÉNÈTRE LEUR ÂME, À TRAVERS LES GESTES LES PLUS PETITS, LES PLUS INSIGNIFIANTS, ALLER CHERCHER SOUS LA PEAU DE CES DEUX FEMMES, CREUSER POUR FAIRE JAILLIR LEUR VÉRITÉ À L'IMAGE...

POURQUOI N'EST-IL JAMAIS QUESTION DE L'HOMME QUI A MIS ENCEINTE SAMIA ?

Parce que cela n'a pas d'importance à mes yeux. Ce que je veux raconter est le rapport de Samia à cet enfant qu'elle « subit » pendant sa grossesse et à son arrivée au monde, et comment il finit par s'imposer à elle, car son instinct maternel se réveille malgré elle. Je ne voulais pas qu'on la juge, ni en bien, ni en mal. Victime d'un homme qui lui aurait promis le mariage ou ayant conçu cet enfant lors d'une aventure d'une nuit, peu importe... Ça ne change rien. Ce qui compte pour moi c'est le présent, ce qu'elle ressent, sa vérité, le lien à cet enfant, et l'avenir qui les attend.

COMMENT AVEZ VOUS CHOISI VOS TROIS ACTRICES PRINCIPALES?

Quand on aime ses personnages comme j'ai aimé les miens, on a parfois du mal à imaginer qui va les incarner... J'appréhendais le moment du casting, car je savais à quel point ça allait être compliqué pour moi... Au début, pour le rôle de Samia, j'ai commencé à chercher parmi des mères célibataires, notamment à travers des associations, car je pensais qu'il y aurait forcément une part de vérité qui découlerait de leur vécu... Mais je me suis vite rendue compte que cela risquait d'être trop lourd, trop dur à porter pour elles... Et je me suis tourné vers des



« ELLES ONT TOUTES DEUX (LOUBNA AZABAL ET NISRIN ERRADI) DÉVELOPPÉ UNE SORTE DE CROYANCE BRUTALE ET ENTIÈRE EN LEURS PERSONNAGES. ELLES ONT PASSÉ DU TEMPS DANS LA MÉDINA, POUR APPRENDRE À CONNAÎTRE LA RÉALITÉ DE CES FEMMES, S'EN IMPRÉGNER. »

comédiennes professionnelles. Quand j'ai rencontré Nisrin Erradi, ça a été une évidence. Elle était crue, en diapason avec ses émotions. Il y avait quelque chose de brut, de puissant, et d'extrêmement sensible qui se dégageait d'elle. Lubna Azabal, je l'admirais de loin, notamment pour son rôle dans Incendies. Et c'est en fait elle qui a appelé en demandant à lire le scénario, car au début je cherchais une actrice au Maroc et je n'avais pas pensé à elle. Et puis on s'est vues, et on a parlé du personnage, de sa fragilité, ses fêlures, ses résistances... On a fait des improvisations, où je lui donnais la réplique, et je me suis rendue compte qu'elle portait en elle cette vérité que je cherchais pour incarner Abla... Elles ont toutes deux développé une sorte de croyance brutale et entière en leurs personnages. Elles ont passé du temps dans la médina, pour apprendre à connaître la réalité de ces femmes, s'en imprégner. Nisrin a passé beaucoup du temps avec des mères célibataires aussi, à écouter, observer... Et puis elles ont appris, avec une coach à travailler la pâte, à faire des pâtisseries traditionnelles... Elles passaient deux

à trois heures par jour là-dessus pendant la période de préparation, acharnées. Pour moi, c'était essentiel. Je voulais que ce contact à la matière, à la pâte, aux personnages, soit authentique.

Pour le rôle de Warda, la petite fille, on m'a présenté plein d'enfants, mais je n'ai pas eu de coup de cœur. On était à quelques semaines du tournage, et je commençais à m'inquiéter. Et puis un jour, en faisant des repérages dans la médina, je tombe sur trois petites filles qui courent dans la ruelle où nous étions. L'une d'elle était Douae Belkhaouda. Quand elle a tourné son visage vers moi, il s'est passé quelque chose. J'ai cherché à la revoir. Elle était très timide au début, et tout le monde me disait que j'étais folle, qu'elle ne pourrait jamais endurer le tournage d'un long métrage. Mais elle s'est avérée être d'une maturité et d'une sensibilité épatantes. A la fin du tournage, elle m'a dit qu'elle avait toujours rêvé d'être comédienne, mais que ses parents lui disaient d'arrêter de rêver...

WARDA C'EST AUSSI LE NOM D'UNE DES PLUS FAMEUSES DIVAS DE LA CHANSON ARABE...

Oui, Warda est une légende dans le monde arabe. Mais étrangement, j'ai découvert Warda réellement pendant l'écriture. Je ne sais pas comment, ni pourquoi, mais cette chanson que j'ai mise dans le film, « Batawaniss Bik », que je connaissais de loin, est venue m'habiter. Je l'écoutais en boucle. Je la trouvais tellement puissante, et tellement belle et dure en même temps. « Chérir la présence dans l'absence »... Je trouvais qu'elle racontait Abla, sa fuite, son refus d'accepter la terrible absence de l'être aimé, comme si elle avait été écrite par elle, pour elle... Je ne peux pas l'écouter sans avoir les larmes aux yeux. Mais c'est aussi un chant d'espoir. Se demander ce qu'on peut faire avec la terrible absence des autres, comment reconstruire sur la base de cette absence. C'est par cette chanson qu'Abla va être mise face à la vie à nouveau.

COMMENT CROYEZ-VOUS QUE LE FILM SERA ACCUEILLI LORS DE SA SORTIE AU MAROC ?

J'espère que sa projection va donner lieu à des débats, des discussions... qu'il va contribuer à apporter son grain à ce débat sur les libertés individuelles, sur les droits des femmes et leur place dans la société, qu'il va aider à délier les langues et à accompagner ce travail admirable que les associations féministes mènent à bras le corps depuis des décennies... Je pense que pour changer les lois, on doit d'abord changer les mentalités, le regard d'une société. Et franchement, je sens que nous sommes à un moment de notre histoire contemporaine qui appelle à ce changement, sans détours, et que la société non seulement est prête, mais le réclame. L'affaire de cette journaliste, Hajar Raissouni, accusée et condamnée à une peine de prison pour avoir eu des relations sexuelles hors mariage et avoir avorté, puis tout le mouvement de soutien qui s'en est suivi pour aboutir à sa libération, sont là pour en témoigner. Sit-ins, pétitions, débats, manifestations... Les femmes marocaines ne sont plus prêtes à se laisser faire. Elles réclament le droit à l'égalité, le droit à disposer de leur corps. Les jeunes générations s'en mêlent et viennent se joindre aux anciennes. C'est du jamais vu et c'est très émouvant. J'espère aussi, de tout mon cœur, que la jeune femme qui a

inspiré Adam verra le film et que cela lui donnera du réconfort, qu'elle saura que je ne l'ai jamais oubliée, que ce film lui donnera peut-être de l'espoir, du courage... Car, malgré ces combats, être une mère célibataire est encore une des pires choses qui puisse arriver à une femme aujourd'hui au Maroc, y compris dans les classes sociales instruites ou dites modernes, et le nombre des enfants abandonnés par des filles-mères est effrayant. Une fille-mère qui accouche à l'hôpital est passible de prison. Son sort est entre les mains d'un juge, généralement un homme, qui décidera. Au tribunal, ce sont toujours les femmes qui sont a priori dans leur tort et doivent se justifier. La responsabilité des hommes n'est jamais remise en question. Mais le Maroc est un pays jeune et j'ose espérer que «Adam » pourra contribuer à faire changer les choses.

**« LES FEMMES MAROCAINES
NE SONT PLUS PRÊTES
À SE LAISSER FAIRE.**

**ELLES RÉCLAMENT LE DROIT À L'ÉGALITÉ,
LE DROIT À DISPOSER DE LEUR CORPS...
C'EST DU JAMAIS VU
ET C'EST TRÈS ÉMOUVANT. »**

POURQUOI AVOIR APPELÉ VOTRE FILM ADAM, COMME LE PRÉNOM DU BÉBÉ QUI NAIT AU DÉNOUEMENT DU RÉCIT ?

En arabe courant, pour dire « être humain », on dit « Beni Adam » ce qui veut dire, fils d'Adam... Et cet enfant qui vient au monde dans le film est avant tout un être humain.

Et puis, Adam, c'est la genèse, l'origine... Je pense que si on revenait à la source, si on était conscients, mais réellement conscients, que chaque homme avait été enfanté par une femme, ça réglerait beaucoup de choses... C'est notre part d'humanité et le droit à la dignité que je veux interroger.



*« CE FILM EST NÉ
D'UNE VRAIE RENCONTRE,
DOULOUREUSE
MAIS INSPIRANTE,
QUI A LAISSÉ EN MOI
DES TRACES INDÉLÉBILES.
J'AI CONNU SAMIA... »*

MARYAM TOUZANI

Née à Tanger en 1980, Maryam Touzani passe son enfance dans sa ville natale avant de poursuivre des études universitaires en journalisme à Londres. Passionnée d'écriture, elle retourne au Maroc après ses études et y travaille comme journaliste culture, se spécialisant dans le cinéma du Maghreb.

Rapidement, elle ressent la nécessité de s'exprimer à travers ses propres films. En 2008, elle écrit et réalise un documentaire pour la première journée nationale de la femme au Maroc, une date importante pour le pays. D'autres documentaires suivront...

Quand ils dorment (2012), son premier court-métrage de fiction, sera projeté et primé dans de prestigieux festivals à travers le monde, remportant un total de dix-sept récompenses. En 2015, son deuxième court-métrage, *Aya va à la plage* continue sur la même voie, remportant quinze prix.

Grâce au très acclamé *Much Loved* (2015) du réalisateur Nabil Ayouch, sélectionné à la Quinzaine des Réalisateurs au Festival de Cannes, elle approfondit son expérience en collaborant étroitement avec le réalisateur, travaillant sur le développement du scénario et participant au tournage à différents niveaux.

Peu de temps après, elle coécrit avec Nabil Ayouch son dernier long métrage, *Razzia*, présenté en compétition au Toronto International Film Festival et qui représentera le Maroc aux Oscars. Dans *Razzia*, où elle interprète également un des rôles principaux, elle se retrouve de l'autre côté de la caméra pour la première fois.

ADAM est le premier long-métrage de Maryam Touzani.



FILMOGRAPHIE

2019

ADAM (Long métrage)
Écriture et réalisation

SOUS MA VIEILLE PEAU

(Documentaire - en cours de montage)
Écriture et réalisation

2016 / 2017

RAZZIA de Nabil Ayouch
Co-scénariste et actrice

2014 / 2015

MUCH LOVED de Nabil Ayouch
Suivi du développement et de l'écriture
Participation au tournage

2015 / 2016

AYA VA A LA PLAGES (Court métrage)
Écriture et réalisation

2011 / 2012

QUAND ILS DORMENT (Court métrage)
Écriture et réalisation



LISTE ARTISTIQUE

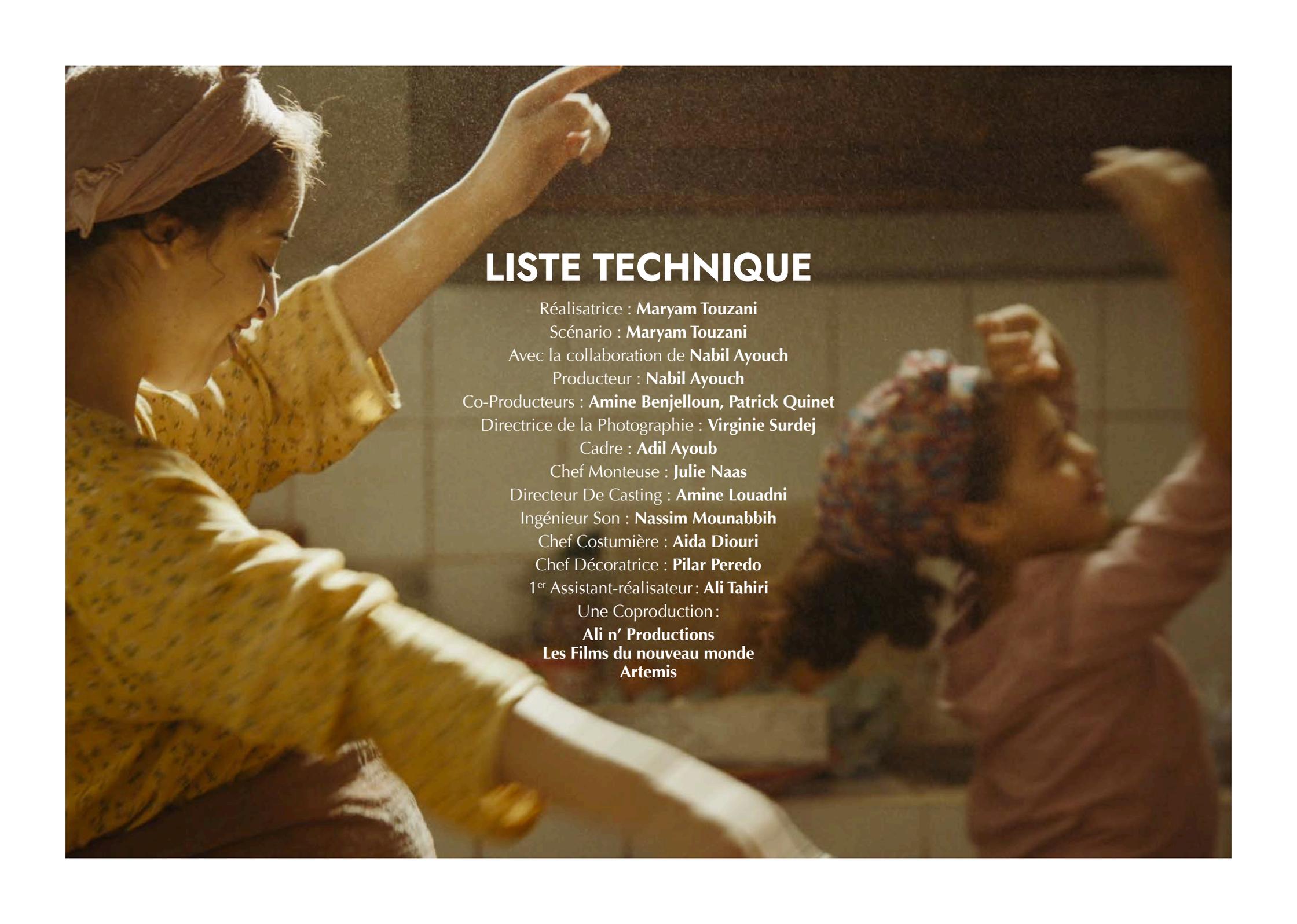
ABLA : LUBNA AZABAL

SAMIA : NISRIN ERRADI

WARDA : DOUAE BELKHAOUA

SLIMANI : AZIZ HATTAB

RKIA : HASNAA TAMTAOUI



LISTE TECHNIQUE

Réalisatrice : **Maryam Touzani**

Scénario : **Maryam Touzani**

Avec la collaboration de **Nabil Ayouch**

Producteur : **Nabil Ayouch**

Co-Producteurs : **Amine Benjelloun, Patrick Quinet**

Directrice de la Photographie : **Virginie Surdej**

Cadre : **Adil Ayoub**

Chef Monteuse : **Julie Naas**

Directeur De Casting : **Amine Louadni**

Ingénieur Son : **Nassim Mounabbih**

Chef Costumière : **Aida Diouri**

Chef Décoratrice : **Pilar Peredo**

1^{er} Assistant-réalisateur : **Ali Tahiri**

Une Coproduction :

Ali n' Productions

Les Films du nouveau monde

Artemis

